VOLUME !

Volume !

La revue des musiques populaires

13 : 2 | 2017

Inna Jamaican Stylee

Clinton HUTTON *et alii* (eds.), Leonard Percival Howell and the Genesis of Rastafari

Hélène Lee

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/5189>

DOI : 10.4000/volume.5189

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 21 avril 2017

Pagination : 220-222

ISBN : 978-2-913169-42-5

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Hélène Lee, « Clinton HUTTON *et alii* (eds.), Leonard Percival Howell and the Genesis of Rastafari », *Volume !* [En ligne], 13 : 2 | 2017, mis en ligne le 21 avril 2017, consulté le 24 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/volume/5189> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.5189>

Tous droits réservés

tafari singers Anthony B, Capleton, and Sizzla, keeping the analysis as balanced as possible.

Although Daynes's analysis is mostly based on reggae lyrics, she does hint at the sonic aspects of the music in several places throughout the book. In chapter four where she examines the construction of musical memories, she briefly discusses how the re-using of reggae *riddims* causes the memory of the original song to be retained and kept alive (71-73). Later on in the book she also briefly states that the sound of the music plays a role in the educative function of reggae—although she does not demonstrate how this is actualized (167). While lyrics, and not sound, are her main concern, points such as these highlight the multidimensional nature of reggae in this study. Indeed Daynes's

focus on reggae lyrics beautifully compliments Michael Veal's work (2007) that touches on the sonic manifestations of time and Afro-futurism in reggae music and is thus a fitting addition to scholarship on reggae, time and memory.

With solid arguments and clear, accessible writing, this book will appeal to a variety of readers within and outside of academia. Sarah Daynes's work is a shining example that there is still much to gain from reggae and Rastafari studies and that research in this field is far from exhausted.

David AARONS

Bibliography

VEAL Michael (2007), *Dub: Soundscapes and Shattered Songs in Jamaican Reggae*, Connecticut, Wesleyan University Press.

Clinton A. HUTTON, Michael A. BARNETT, D. A. DUNKLEY & Jahlani A. H. NIAAH (eds.), *Leonard Percival Howell and the Genesis of Rastafari*, Mona, University of the West Indies Press, 2015.

Leonard Percival Howell, fondateur de la première communauté rasta, le Pinnacle, était tombé dans l'oubli. A part un remarquable article du professeur Robert Hill de l'UCLA paru en 1983 dans le *Jamaica Journal*, son histoire n'avait fait l'objet d'aucune recherche académique. Ce silence dit bien le malaise des intellectuels jamaïcains devant le personnage, et c'est pourquoi la publication, en 2015, de *Leonard Howell and the Genesis of Rastafari* par un collectif de chercheurs de l'Université des West Indies (UWI) est à marquer d'une pierre blanche.

Dans son introduction, le politologue Clinton Hutton, initiateur du projet, reprend à son compte les conclusions du Pr. Hil, un homologue bienvenu au grand professeur à qui nous devons la seule étude sérieuse du xxe siècle. Hutton dépeint Howell comme un artiste et Rastafari comme sa création ; il voit en lui une sorte de « *divinatory dub mixer* » qui reconstitue « un univers rédempteur » à partir des fragments de son héritage multiple : *Revival* du xix^e siècle, Éthiopisme, mystique indienne, communisme noir... La sensibilité mystique des Africains, dit-il, leur permet de faire appel

à des « forces obscures » pour transcender les obstacles et les contradictions.

Michael A. Barnett, maître de conférence à l'UWI, passe ensuite en revue les précurseurs de Howell, et s'interroge sur ses droits au titre de « Premier Rasta », tandis que son collègue James Robertson analyse les « Sermons Séditieux », un ensemble de déclarations aux journaux, rapports de police, et autres discours prononcés par Leonard Howell entre 1933 et 1941, pour en dégager le message original du leader.

Quant à la contribution de D.A. Dunkley (Université du Missouri), elle concerne les années 1958 (destruction de la communauté) à 1981 (décès de Howell), une période que certains appellent « les années manquantes ». Dunkley explique ce déclin relatif par l'animosité de Bustamante, premier ministre de la Jamaïque entre son indépendance en 1962 et 1967, et nous livre le portrait d'un Howell politique : ennemi du bipartisme, il « possédait à la fois les talents de ses deux adversaires : la sophistication intellectuelle et l'aura populiste ».

Jahlani A.H. Niaah, jeune professeur à l'UWI et Rasta, choisit de développer le thème de la masculinité, particulièrement mise à mal par l'esclavage (l'homme est dépouillé de toute humanité, alors que la mère africaine, elle, conserve une valeur en tant que reproductrice). Sélassié, dit-il, est devenu le modèle d'une nouvelle masculinité ancrée dans l'Afrique, l'Histoire, le sens du Dieu vivant.

On est au cœur du débat avec la contribution de Christopher A.D. Charles, psychologue, qui analyse le processus de développement de la conscience noire, qu'il appelle *negrescence*. Le Rasta, souligne-t-il, s'est reconstruit à partir

de rien, sa rédemption est un acte de foi. Mais le modèle de prise de conscience décrit par Charles s'applique difficilement à Howell. Marin, voyageur, citoyen du monde, celui-ci ne limitait pas l'identité à la couleur de peau.

Ceci dit, la diversité des visions, même contradictoires, n'est pas un handicap dans un système de pensée habitué à gérer les contradictions. Dans le chapitre de K'Adamawe A.H.N. K'Nife, E. Dixon et Allan Bernard, « Pinnacle as a successful entreprise » (185), la communauté est décrite comme un idéal de libéralisme efficace, où l'artisan rasta vend à bon prix ses produits et ses services au monde extérieur. Mais alors, pourquoi toutes ces persécutions, et l'anéantissement final du Pinnacle ? N'est-ce pas bien la preuve que ce libéralisme souriant n'est pas à l'agenda de la société coloniale ?

C'est ce que démontre Ras Miguel Lorne, avocat, éditeur et Rasta, en soulignant l'iniquité de la justice coloniale : il raconte comment, pour diriger le procès de Howell en 1934, les Britanniques rappelèrent du Nyasaland (Malawi) le juge Robert William Lyall-Grant qui s'était rendu célèbre pour ses jugements féroces.

Quant à Louis E.A. Moyston, le seul journaliste jamaïcain à avoir fait des recherches poussées sur le leader, il nous propose, un « portrait » et une bibliographie très complète (206) retraçant les chemins insidieux pris par l'histoire pour effacer, puis ressusciter la mémoire d'Howell.

Et c'est bien là que le bât blesse : l'omerta sur Howell est levée, mais les voix qui s'élèvent reflètent encore les inhibitions héritées du passé. On remarque l'absence des femmes, pourtant majoritaires parmi les premiers adeptes. La contribution de l'ethnologue britannique Petrine Archer, décédée en 2012, décrypte le processus de créolisation manifeste dans deux diagrammes dessinés par le leader, mais n'aborde pas la place des femmes. On

note aussi que les connexions haut-placées de Howell sont poliment laissées dans l'ombre – la mention des familles influentes reste un tabou ; et surtout, l'accent est mis systématiquement sur les influences africaines (kumina, revivalisme...) au détriment de la pensée globalisée de Howell, l'expérience de 16 années sur les routes du monde parmi les révoltés et les libres-penseurs. Nous n'en saurons pas plus sur ses trois tours du monde, son séjour à New York, ses vingt-quatre mois d'internement à Sing Sing, ou ses rapports avec le Komintern.

Seul l'interview des deux fils de Howell, Monty (77 ans) et Blade (74), qui racontent leurs souvenirs du Pinnacle, apportent des éléments substantiels et concrets nouveaux. Voici enfin de quoi nourrir la recherche historique, et répondre aux attentes de tous ceux pour qui le mouvement Rasta est bien plus qu'un folklore – une branche inédite du mouvement de libération noire, une part de notre histoire à tous.

Hélène LEE

Carolyn Cooper, *Sound Clash: Jamaican Dancehall Culture at Large*, New York, Palgrave Macmillan, 2004.

"Dancehall good to we and we love it... A mi seh healing in de dancehall, healing in de dancehall..." For those who deliberately fail to read and listen beyond the lyrics of Jamaica's dancehall music, *Sound Clash: Jamaica Dancehall Culture at Large* is an exploratory text which serves to consolidate, institutionalize and integrate Jamaican dancehall culture not just locally

or regionally, but also to identify the internationalization of a genre of music often steeped in controversy.

The text represents a detailed study of dancehall culture taking into account the multifaceted product it is, not limited to "bad-man tunes," wining and bamboo lawns. Following the negative stereotypes and controversy surround-